

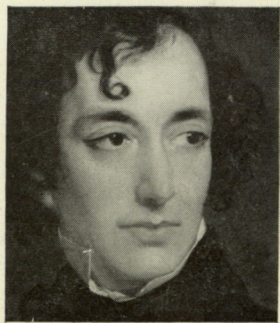
LEURS FIGURES

---

*André Maurois*

*de l'Académie Française*

LA VIE DE  
DISRAËLI



*nrf*

---

GALLIMARD

Extrait de la publication



68,60 F



## SOURCES

*Les usages de cette collection ne me permettaient pas d'indiquer au bas de chaque page mes références; on trouvera au moins ici la liste des principaux ouvrages dont je me suis servi. Je tiens à souligner ce que je dois à Mr. Buckle, dont la Vie de Disraëli contient la plupart des documents cités; à M. Elie Halévy, dont l'Histoire du Peuple Anglais au XIX<sup>e</sup> siècle est la meilleure introduction à la vie politique anglaise; à M. Gabriel Hanotaux, qui m'a tant aidé à comprendre le difficile Congrès de Berlin; et à Mr. Desmond Mac Carthy, qui m'a mis sur la piste de précieuses et révélatrices anecdotes.*

*Je me suis permis, à l'exemple des historiens anglais, de considérer comme autobiographique le récit du combat à l'école, qui figure à la fois dans Vivian Grey et dans Contar ini Fleming.*

*Je me suis efforcé d'être juste envers Peel et envers Gladstone, mais je conseille au lecteur qui souhaiterait une image de ce dernier non déformée par le passage à travers Disraëli, de lire la Vie de Gladstone par John Morley, et l'admirable portrait esquissé par Strachey dans son General Gordon. Il verra qu'amis et critiques, s'ils sont de bonne foi, retrouvent ici les mêmes traits.*

BAGEHOT (W.) : *Essays on Parliamentary Reform*. 1883.

BARING (E.) : *Disraëli*. 1912.

BERKELEY (Grantley) : *Life and Recollections*.

BRANDES : *Lord Beaconsfield* (Bentley).

BARRY O'BRIEN : *John Bright* (Smith Elder), avec une Préface d'Augustine Birrell.

BRYCE : *Studies in contemporary biography* (Macmillan).

BUCHAN : *Eglinton Tournament*.

BUCKLE AND MONYPENNY : *Life of Disraëli*. 6 vol.

BULWER (R.) : *Unpublished letters*.

CAZAMIAN : *Le Roman social en Angleterre*. 1903.

CLARKE (Sir Edward) : *Benjamin Disraëli* (John Murray).

CLAYDEN (P.-W.) : *England under Lord Beaconsfield*. 1890.

- CONTADES (G. de) : *Le Comte d'Orsay*. 1892.  
*Croker Papers*. 1884.  
 CUCHEVAL-CLARIGNY : *Lord Beaconsfield et son temps*. 1879.  
 DEVEY (L.) : *Life of Lady Lytton*. 1887.  
*Dictionary of National Biography*.  
 D'ISRAELI (Isaac) : *The works, with a memoir by his son*. 1858  
 D'ISRAELI (Isaac) : *Commentaries*. 1851.  
 DREW : *Catherine Gladstone* (Nisbet).  
 ESCOTT (T.-H.) : *Edward Bulwer*.  
 ESCOTT (T.-H.) : *Great Victorians*. 1916.  
*Eglinton Castle (Tournament at)*. 1839.  
 FITZGERALD : *Lives of the Sheridans*.  
 FRANCIS (C.-H.) : *The late Sir Robert Peel*. 1852.  
 FROUDE : *Life of Lord Beaconsfield*.  
 GARNETT (R.) : *Shelley and Lord Beaconsfield*.  
 GREVILLE : *Journal*.  
 GRONOW (R.-H.) : *Reminiscences*.  
 HALEVY (Élie) : *Histoire du Peuple anglais au XIX<sup>e</sup> siècle*.  
 HANOTAUX (Gabriel) : *Histoire de la France Contemporaine* (Le  
 Congrès de Berlin).  
 HARDY (Gathorne) : *A memoir* (Longman).  
 HECTOR (A.-F.) : *Mrs Norton*. 1897.  
 HYAMSON (A.-M.) : *History of the Jews in England*. 1908.  
 HYNDMAN (H.-M.) : *The record of an adventurous life*. 1911.  
 JERROLD (Walter B.) : *A day with Disraëli*. 1872.  
 KEBBEL : *Speeches of Lord Beaconsfield*. 1881.  
 KEBBEL (T.-E.) : *Life of Beaconsfield*. 1888.  
 KENT (John) : *Racing Life of Lord George Bentinck* (Blackwood).  
 LAKE (Henry) : *Personal Reminiscences*. 1891.  
 LEE (El.) : *Wives of Prime Ministers*. 1918.  
 LEGOUIS et CAZAMIAN : *Histoire de la Littérature Anglaise*.  
 LOCKHART (J.-G.) : *Theodore Hook, a sketch*. 1875.  
 LYTTON (The Earl of) : *Vie d'Edward Bulwer* (Macmillan, 1913).  
 MAC CARTHY (J.) : *Sir Robert Peel* (Prime Ministers of Queen  
 Victoria, 1906).  
 MADDEN (R.-R.) : *Literary Life of Lady Blessington*. 1855.  
 MARTIN : *Life of the Prince Consort*. 1880.  
 MARTIN (Sir Th.) : *A life of Lord Lyndhurst*. 1883.  
 MEYNELL (W.) : *Benjamin Disraëli*. 1903.  
 MONTEFIORE : *Diary*. 1890.  
 MORLEY (Lord) : *Life of Gladstone* (Macmillan). 2 vol.  
 NEVILL (R.-H.) : *The world of fashion*.

- NEVILL (Lady Dorothy) : *Reminiscences* (Arnold).  
NEVILL (Lady Dorothy) : *Life and Letters*.  
O'CONNOR (T.-P.) : *Life of Lord Beaconsfield* (Fisher).  
PEEL (George) : *Private Letters of Sir Robert Peel* (Murray).  
PERKINS (Jane-G.) : *The life of Mrs Norton*. 1909.  
QUEEN VICTORIA (*The letters of*).  
REYMOND : *The Alien Patriot*.  
RUMBOLD (Sir H.) : *Recollections of a diplomatist*.  
SICHEL (Walter) : *Disraëli* (Methuen).  
SOMERVELL : *Disraëli and Gladstone*.  
SPEARE (Morris-Edmund) : *The Political Novel*. Univ. of Maryland, Baltimore.  
STRACHEY (Lytton) : *Queen Victoria*.  
STRACHEY (Lytton) : *Eminent Victorians*.  
TOLLEMACHE (Hon. Lionel A.) : *Talks with Mr Gladstone* (Arnold).  
TREVELYAN : *Life and Letters of Lord Macaulay*.  
WEST : *A history of the Chartist Movement*.  
WHIBLEY : *Political Portraits* (Macmillan).  
WHIBLEY : *Life of John Manners*. 1925.  
ZANGWILL : *Dreamers of the Ghetto*.





## *PREMIÈRE PARTIE*

*La vie est trop courte pour être petite.*

DISRAELI.



## DEUX GÉNÉRATIONS

En l'an 1290, et le jour de la Toussaint, le roi Édouard I<sup>er</sup> expulsa d'Angleterre les Juifs qui, jusqu'à cette date, y avaient été tolérés. C'était le temps des Croisades ; dans tous les villages des moines prêchaient contre les Infidèles ; les peuples exigeaient la Croisade intérieure. Environ seize mille Juifs partirent. Le roi tint à ce qu'ils s'en allassent en paix, sans être molestés, et fut à peu près obéi. Seul un maître marinier déposa ses passagers sur un banc de sable au milieu des flots, leur dit : « Appelez Moïse ! » et leva l'ancre. Quelques douzaines de Juifs furent ainsi noyés, mais le marinier fut pendu.

Ceux des exilés qui échappèrent à la mer et aux marins trouvèrent en France un asile. Ce ne fut pas pour longtemps. En 1306, le roi Philippe le Bel ayant eu besoin d'argent, décida de saisir leurs biens et de les refouler vers l'Espagne. Ils y connurent deux siècles de paix, puis les bûchers furent allumés, et il sembla que cette race malheureuse, ne pouvant émigrer plus loin, allait enfin disparaître. Mais les persécutions étaient mal réglées. Au moment où l'Espagne se fermait aux Juifs, la République de Venise, celle d'Amsterdam, et de nouveau la France les accueillirent. En Angleterre même, la Réforme, par la lecture de la Bible, faisait naître à leur égard une curiosité presque sympathique. Les Puritains prenaient des prénoms juifs, et cherchaient les Tribus Perdues. En 1649, une pétition pour le retour du peuple d'Israël fut présentée par lord Fairfax. Cromwell se montra favorable ; Charles II confirma la décision. Ainsi se reconstitua à Londres, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, une communauté peu nombreuse de Juifs portugais et espagnols. Beaucoup de leurs familles, les Villa Real, les Medina, les Lara, avaient été anoblies au temps des royaumes sarrasins ; elles méprisaient les Juifs polonais et

lithuaniens que le soulèvement des Cosaques faisait alors refluer vers l'Ouest, et refusait d'admettre dans leur synagogue des personnages aussi grossiers.

En 1748, cette société juive de Londres vit arriver un jeune Italien, Benjamin Israëli ou d'Israëli, qui, originaire de Cento en Ferrare, avait d'abord cherché fortune à Venise et croyait pouvoir mieux réussir dans un pays plus neuf et plus prospère. Ses débuts furent difficiles. Il spécula, perdit, sembla ruiné, mais ayant épousé en secondes noces une femme qui lui apportait le sang des Villa Real et une dot convenable, il entra au Stock Exchange et fit une assez belle fortune.

C'était un homme indulgent et gai, qui avait planté dans un faubourg de Londres un jardin à l'italienne, faisait servir à ses hôtes des macaronis de grand style et, après le repas, prenant sa mandoline, chantait une *canzonetta*. Un léger accent vénitien, pointant à travers le murmure anglais, donnait à son langage un charme pittoresque. Quand il parlait, on pouvait deviner, voilés par les brumes jaunes de la Cité, l'or de Saint-Marc et les pieux bariolés où s'accrochent les gondoles devant les palais roses.

Hors des affaires, Mr d'Israëli ne voyait jamais d'autres Juifs. Ce n'était pas calcul ; il était simple, bon et craignait par-dessus tout de blesser. Mais sa femme les tenait à distance. Chrétienne, sa fortune et sa beauté lui eussent assuré à Londres la situation mondaine la plus belle. Elle enrageait d'être née Juive et de porter par son mariage un nom presque symbolique. En vain son mari tentait-il de l'apaiser par des présents ; elle restait mortifiée, amère, méprisante. Pour lui plaire (et d'ailleurs aussi par naturelle indifférence) il n'allait jamais à la synagogue, mais il était inscrit parmi les membres de la communauté portugaise et, toujours généreux et prudent, faisait de temps à autre au Dieu d'Israël une offrande de quelques guinées.



Benjamin et Sarah d'Israëli eurent un fils unique, Isaac, qui les étonna. Ils espéraient un grand homme d'affaires ; leur fils était pâle, timide, ne se promenait qu'un livre à la main et faisait voir un dégoût surprenant pour toutes les formes de l'action. Cette indolence excitait l'esprit sarcastique de Mrs d'Israëli. Le père apaisait les querelles en faisant des cadeaux à la mère et au fils. Pour lui un enfant malheureux était un enfant qui voulait un jouet. Quand le sien, un jour, se sauva de la maison et fut retrouvé

couché sur une tombe, il l'embrassa et lui donna un poney.

A treize ans, le jeune homme produisit un poème. Malgré sa bienveillance et son optimisme, Mr d'Israëli fut alarmé. Il avait chez lui une gravure de Hogarth qui représentait un poète mourant de faim dans un grenier. Isaac, expédié par le premier bateau à un correspondant étranger, passa quatre ans en Hollande et en France, sous la surveillance d'un précepteur, qui se trouva libre-penseur et disciple des philosophes français. Le jeune d'Israëli revint nourri de Voltaire et admirateur de Rousseau. Quand, à dix-huit ans, il rentra dans la maison de ses parents, étrangement vêtu, les cheveux longs et, suivant l'exemple d'Émile, se jeta sur le sein de sa mère en inondant celle-ci de larmes, elle ricana et lui tendit la joue avec une répugnance évidente.

Pendant quelque temps Benjamin d'Israëli conserva un peu d'espoir, mais quand il connut le sujet du grand poème auquel travaillait son fils : *Contre le Commerce qui est la corruption de l'homme*, il renonça à l'employer dans ses affaires et décida de le laisser vivre selon ses goûts.

Isaac d'Israëli adopta alors un mode d'existence qui ne changea plus jusqu'à sa mort. Il passait ses jours à la bibliothèque du British Museum, endroit délicieux, où jamais, en ce temps, on ne voyait plus de cinq ou six lecteurs ; là il couvrait de notes les papiers dont ses poches étaient toujours pleines. Au début l'objet de ce travail était d'écrire une Histoire de la Littérature anglaise. Mais, tout de suite, d'Israëli se trouva submergé par une marée montante de fiches et se résigna au rôle humble, mais divertissant, de compilateur. Il publia sous le titre de *Curiosités de la Littérature*, un recueil d'anecdotes qui eut un grand succès et décida de sa carrière. A trente-cinq ans il épousa une femme douce, naïve, qui appartenait comme lui à une famille judéo-italienne. Il ne demandait qu'à l'aimer fidèlement pourvu qu'elle le débarrassât de toute besogne domestique, et lui permit de consacrer sa vie à lire et à prendre des notes. Il se trouva que cet arrangement convenait à celle qu'il avait choisie et désormais la vie d'Isaac d'Israëli s'ordonna suivant un programme inflexible. Après le breakfast, il entrait dans sa bibliothèque et y restait enfermé jusqu'au lunch, lisant, notant. Après le lunch, il allait au British Museum, lisait et notait. En revenant il s'arrêtait chez tous les bouquinistes de la route, rentrait chez lui chargé de livres, prenait son thé et s'enfermait jusqu'au dîner avec ses achats de la journée, toujours lisant et notant. S'il allait à son Club, c'était encore pour en transformer en fiches la bibliothèque.

Il aimait les livres comme d'autres aiment les femmes, l'opium, le tabac ; c'était une douce drogue qui lui faisait oublier la vie. Il était estimé dans le monde des lettres et il y avait des amis distingués. Il plaisait par sa grande douceur et par l'absence de toute vanité. Byron lisait avec plaisir les petits recueils de d'Israëli, où il trouvait sur la vie des grands hommes, sur leurs malheurs, sur leur égoïsme, des histoires qui calmaient certaines de ses inquiétudes. Aussi le nom de Byron était-il vénéré dans la maison. En matière de religion, Isaac d'Israëli était voltairien, en matière de politique conservateur, mais tout régime lui paraissait bon qui permettait à un homme de fortune moyenne de faire sans être dérangé collection d'anecdotes littéraires.

## ÉCOLES

Le fils aîné d'Isaac d'Israëli fut nommé, comme son grand-père, Benjamin. Avant lui était née une fille, Sarah. La plus grande intimité régna dès l'enfance entre le frère et la sœur. Le rôle de père de Mr d'Israëli se bornait à tirer de temps à autre, avec une maladresse d'homme de bibliothèque, l'oreille de son fils. Mrs d'Israëli, personne naturellement étonnée et confuse, écoutait avec une respectueuse terreur les propos, pour elle inintelligibles, de ses précoces enfants et essayait avec succès de faire boucler leurs cheveux. Ils l'adoraient et ne lui disaient rien de ce qui leur tenait vraiment à cœur. Ils avaient beaucoup d'admiration pour leur père qu'ils croyaient un très grand écrivain et dont ils aimaient le charmant visage, mais ils avaient compris qu'il était inutile d'attendre de lui qu'il s'occupât d'eux. Ils le voyaient apparaître à l'heure des repas, calotte de velours sur les cheveux gris, distrait, silencieux. Ils savaient que son seul désir était de retourner à ses livres. Quand on le retenait, quand on le dérangeait, il était d'une grande politesse, et on le sentait exaspéré. Quand il parlait avec ses enfants, ce n'était pas de la vie quotidienne, mais de ses travaux, de ses recherches. Il était en train d'écrire une Vie de Charles Stuart ; il aimait à leur expliquer que, loin d'avoir été un tyran, le beau roi cavalier était un martyr. La dévotion aux Stuart et la haine des puritains étaient la seule religion de la maison.

Chaque dimanche, toute la famille allait à pied chez les grands-parents d'Israëli, interminable et ennuyeuse promenade au bout de laquelle on trouvait l'acariâtre grand-mère qui pinçait les joues des enfants, jugeait aigrement leurs manières et ne leur offrait jamais un gâteau. En revanche, le grand-père leur donnait une pièce de monnaie, leur jouait de la mandoline et leur parlait

de l'Italie. Le petit Ben adorait ces récits et surtout ceux qui se passaient à Venise. Il aimait à imaginer cette ville où les maisons étaient une dentelle de pierre, où les toits étaient revêtus d'or. Le grand-père disait que la famille avait longtemps vécu en Italie ; plus loin dans le passé, au temps de Ferdinand et Isabelle, elle avait habité l'Espagne. A l'Italie se mêlait le souvenir des Turcs, à l'Espagne celui des Maures. Quand Ben pensait à la mandoline et au macaroni de son grand-père, il évoquait aussi des turbans, des vestes brodées de couleurs vives, des pays de luxe et de soleil. Quelquefois il se couchait sous un arbre, dans le jardin à l'italienne, et rêvait. Il créait des décors étranges et brillants. Il y rencontrait des êtres parfaitement beaux, un jeune chevalier anglais qu'il sauvait de la mort, une princesse à laquelle il se dévouait. Ils étaient tous trois perdus dans une forêt, la nuit tombait, ses compagnons avaient peur. Alors Ben prenait le commandement, car c'était toujours lui qui dirigeait, qui triomphait dans ses rêveries.

Très jeune, il fut envoyé à l'école, d'abord chez une Miss Roper, puis chez le Révérend Potticany, maison respectable, où une fille de clergyman « s'occupait de la morale et du linge ». Là un fait surprenant lui fut révélé ; il n'était pas de la même religion, de la même race que ses camarades. C'était difficile à comprendre. Pourtant la maison de Ben, cette maison de briques rouges (porche grec, trois marches, petite grille le long du trottoir) était bien une maison anglaise. Son père, avec sa calotte de velours noir, son visage rose et soigneusement rasé, son langage châtié et plaisant, était un écrivain anglais. Ben avait appris à lire dans des livres anglais, les chansons qui avaient bercé son sommeil étaient des chansons anglaises, mais là, dans cette école, on lui faisait sentir qu'il n'était pas pareil aux autres. Il était Juif et ses camarades, sauf un seul, n'étaient pas Juifs. Que c'était obscur. Les Juifs, c'est ce peuple dont on parle dans la Bible, qui a traversé la Mer Rouge, vécu en captivité à Babylone, bâti le temple de Jérusalem. Qu'avait-il de commun avec eux ? Le matin quand toute la classe s'agenouillait pour la prière en commun, Ben et l'autre petit Juif, qui s'appelait Sergius, devaient s'éloigner et rester debout. Une fois par semaine, un rabbin venait leur apprendre à lire l'hébreu, une langue incompréhensible qui s'écrivait à l'envers, avec des caractères en têtes de clous. Le jeune d'Israëli savait que ces pratiques le tenaient à l'écart d'une communion mystérieuse et qu'elles avaient aux yeux de son maître, des autres élèves, un caractère un peu comique. Il



en souffrait. Il était orgueilleux. Il aurait désiré être admiré en toutes choses. Quand on jouait au cheval, il ne voulait jamais être attelé. Mais surtout il souffrait parce qu'il n'aimait pas Sergius. C'était odieux de se voir ainsi lié à un être inférieur. Les garçons auxquels Ben s'attachait avaient des cheveux de lin, des yeux bleus. Leur esprit était moins rapide que le sien, mais il les aimait de tout son cœur. Avec eux il était d'une patience étonnante. Il y avait un petit Jones, le fils du médecin, auquel il racontait pendant les récréations des histoires de brigands, de cavernes, en les illustrant en même temps de rapides croquis au crayon. Quand Ben avait un livre neuf, le petit Jones venait s'asseoir à côté de lui et ils lisaient ensemble. Mais Jones était encore au milieu de la page que déjà Ben, qui l'avait parcourue d'un coup d'œil, s'apprêtait à la tourner. Il avait tellement lu, tellement entendu parler de livres par son père que son vocabulaire était immense et que les textes difficiles ne l'arrêtaient pas. Le petit Jones soupirait, se hâtait. Alors Benjamin d'Israëli devinait la détresse de son ami, souriait un peu et disait avec beaucoup de gentillesse : « Je peux attendre. »

Le soir, dans leur salle d'études, Sarah et Ben parlaient souvent de cet étrange problème des Juifs et des Chrétiens. Pourquoi semblait-on leur reprocher une naissance qu'ils n'avaient pas choisie et sur laquelle ils étaient sans pouvoir ? Quand ils demandaient des explications à leur père, Isaac d'Israëli, philosophe voltairien, haussait les épaules. Tout cela ne voulait rien dire. Superstitions. Il n'avait, lui, aucune honte d'être Juif. Au contraire il parlait avec beaucoup de fierté de l'histoire de sa race. Mais il jugeait complètement ridicule le maintien, en des temps raisonnables, de pratiques et de croyances qui avaient été adaptées aux besoins et à l'intelligence d'une tribu d'Arabes nomades, quelques milliers d'années plus tôt. Comme son propre père, et pour faire plaisir à celui-ci, il demeurait inscrit à la synagogue et payait ses cotisations. Il avait même permis, pour éviter des discussions qui lui eussent fait perdre quelques heures de lecture, que ce rabbin vînt enseigner l'hébreu à son fils. Mais il ne croyait à aucun dogme et ne pratiquait aucun rite.

Malgré cette attitude, à cause d'elle peut-être, il apprit un jour, en 1813, que les Juifs de Londres, fiers de son prestige littéraire venaient de le nommer Chef de leur communauté. Il fut indigné et dans l'instant même leur écrivit une lettre violente : « Un homme qui a toujours vécu hors de vos milieux, qui mène une vie retirée et qui ne peut participer à vos services parce que,

sous leur forme actuelle, ils détruisent au lieu de les exciter les émotions religieuses, qui s'est borné à tolérer certaines parties de votre rituel, disposé qu'il est à de grandes concessions en des matières qu'il juge indifférentes — un tel homme, s'il a seulement un peu d'honneur et d'esprit, ne peut accepter des fonctions solennelles parmi vous. »

Le consistoire condamna le Président Malgré Lui à quarante livres d'amende. Isaac d'Israëli refusa de payer. On le laissa tranquille pendant trois ans après lesquels la communauté juive réclama le paiement de l'amende. Dans l'intervalle le grand-père était mort, ayant gardé jusqu'à quatre-vingt-dix ans, malgré une femme odieuse et un fils décevant, sa sérénité ensoleillée. Avec lui avait disparu le seul lien, bien léger, qui reliait encore cette famille au judaïsme actif. Mr d'Israëli répondit au consistoire en priant qu'on rayât désormais son nom de la liste des fidèles. Cet homme d'un caractère si facile était capable de devenir farouche quand on attentait à sa tranquillité.

Bien qu'il eût cessé d'être Juif, il n'était pas devenu Chrétien et s'accommodait parfaitement de cet état intermédiaire. Un de ses amis, l'historien Sharon Turner, lui fit pourtant observer que les enfants auraient intérêt à suivre la religion de la majorité des Anglais. Pour des fils surtout; faute du baptême, beaucoup de carrières seraient fermées, puisque les Juifs, comme d'ailleurs les catholiques, étaient privés des droits civils. Mr d'Israëli avait beaucoup d'estime pour ce Turner, qui avait le premier exploré les manuscrits anglo-saxons du British Museum. D'ailleurs la belle et sèche grand'mère, fidèle à ses rancunes de jeunesse, le pressait d'affranchir ses petits-enfants d'une alliance dont elle avait tant souffert. Isaac d'Israëli se laissa convaincre. Catéchismes et livres de prières firent leur apparition dans la maison et, l'un après l'autre, les enfants furent menés à l'église de Saint-Andrew où ils furent baptisés.

Benjamin avait alors treize ans. Il était souhaitable de faire coïncider pour lui le changement de religion avec un changement d'école. Où l'envoyer ? Son père pensait à Eton ; sa mère craignait qu'il n'y fût malheureux. Il était certain que l'accueil d'Eton au jeune Juif si fraîchement converti ne serait pas très rassurant. Ben était prêt à tenter la chance, mais la prudence l'emporta dans les conseils paternels. Il se trouva que Mr d'Israëli rencontraient souvent chez les bouquinistes un Révérend Cogan qui achetait des éditions rares et passait pour être le seul pasteur non-conformiste qui sût le grec. Un homme qui lisait tant

ne pouvait être que parfait ; il fut décidé que Ben lui serait confié.



L'école du Docteur Cogan était une vieille maison couverte de lierre. Autour des salles de classe nues qu'entouraient des bancs de chêne, de grands tableaux proclamaient : « *Je suis la Voie, la Vérité, la Vie.* » Soixante-dix élèves, foule curieuse et critique, se pressèrent autour du nouveau. Il était agressivement bien habillé. Son costume trop soigné, son teint mat et olivâtre, son visage joli mais étranger, étonnaient. Ses nouveaux camarades le regardèrent avec un intérêt un peu moqueur. Il les devisagea avec hardiesse et rendit regard pour regard. Il était décidé à faire front de tous côtés et à répondre, s'il le fallait, au mépris par l'insolence. « Ce n'est rien, se répétait-il quand l'émotion montait trop fort, rien que des garçons semblables à moi et qu'il me faut dominer. »

Les premières classes firent voir les qualités et les défauts de son éducation. L'école était très forte en latin et en grec, beaucoup plus forte que Ben. Mais dès qu'il s'agit d'inventer, d'écrire, plusieurs enfants découvrirent qu'il leur ouvrait un monde nouveau de sentiments et de pensées. On répétait ses mots, ses phrases. Ses camarades copiaient ses vers pour les montrer à leurs sœurs, à leurs cousines. Une sorte de coterie moderniste se formait autour de lui. Bien qu'il détestât les mouvements violents, l'ambition l'emportait sur le tempérament et il s'entraînait avec méthode à réussir dans les jeux du corps. Sa popularité était grande, et il avait pris rapidement une place de chef qui l'enivrait. Quand il se promenait seul, il aimait maintenant à s'imaginer Premier Ministre ou Commandant d'Armée. Cela devait être délicieux.

Pour affirmer son pouvoir, il organisa, contrairement aux règlements de l'école, des représentations théâtrales. Il adorait le théâtre. Quand ses parents l'y avaient emmené pour la première fois, quand il avait entendu ces discours bien faits, vu ces aventures surprenantes, il avait été ravi. Enfin il trouvait un monde composé d'êtres selon son cœur, d'êtres qui faisaient de grandes choses et parlaient comme les héros de ses rêves... Une troupe fut formée. D'Israëli fut directeur, régisseur, principal acteur. Les semaines passaient ; il jouissait de cette vie nouvelle, de sa puissance ; il était parfaitement heureux.

Il l'était tellement qu'il ne vit pas se former un orage. Le succès lui donnait des joies qu'il croyait, naïvement, partagées. Il lais-

sait trop voir son dédain de toute lenteur d'esprit. Malgré l'eau baptismale il sentait le fagot. Les plus violents de ses ennemis étaient les moniteurs de l'école qui, jusqu'à l'arrivée de ce garçon aux boucles noires, avaient régné sans partage. Son pouvoir occulte, fondé sur le plaisir, et qui grandissait à côté du leur, les irritait. Ils dénoncèrent au Révérend Cogan le directeur de la troupe théâtrale et les répétitions clandestines.

Le Révérend Cogan, indigné, vint en classe faire un discours sur ces mœurs nouvelles et scandaleuses : « Jamais, dit-il, dans cette famille que nous constituons ici, je n'ai rien vu de semblable. Sans doute est-ce un esprit étranger, séditionnaire, incapable d'acquiescer à l'esprit de cette école, qui a conçu de tels plans. » L'opposition s'accrocha joyeusement à cette phrase. A la récréation qui suivit, un groupe ricana en passant à côté du petit d'Israëli. Quelqu'un siffla. Il se retourna et dit avec calme : « Qui a sifflé ? » Le plus grand des moniteurs s'avança et dit : « Nous en avons assez d'être menés par un étranger. » D'Israëli lui envoya un coup de poing en pleine figure. Un cercle se forma autour des boxeurs. D'Israëli était plus petit, moins fort, mais rapide, très mobile sur ses jambes. Il combattait avec beaucoup de science, avec un courage farouche. Bientôt l'autre fut en sang. L'école, atterrée, regardait son chef légal qui commençait à perdre conscience. Enfin il s'écroula. Un silence de stupeur accueillit cette chute d'un régime.

Peut-être les élèves du Révérend Cogan auraient-ils été moins surpris s'ils avaient su que, depuis trois ans, le vainqueur prenait secrètement des leçons de boxe.



LEURS FIGURES

---

*nrf*

---

G A L I L I M A F

Extrait de la publication A F

VIE DE DISRAELI  
930321 Ray:218 Rea  
  
9 782070 243013  
Prix: 68.60